

À l'intérieur, la nuit

Corine Koch

Corine Koch

À l'intérieur, la nuit

© Corine Koch, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1444-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Les films sont plus harmonieux que la vie Alphonse, il n'y a pas d'embouteillage dans les films, il n'y a pas de temps mort. Les films avancent comme des trains, tu comprends ? Comme des trains dans la nuit. »

François Truffaut, *La Nuit américaine* (1973)

I/ Penn – ar – Bed. Août 2014

Où la rencontraï-je ?

Au bout du monde, là où je suis née, là où la terre finit : Penn – ar – Bed. Et plus loin encore, ici, à la Pointe. Cette langue de terre est la seule dans le pays à s'avancer aussi hardiment dans la mer, à la fois bastion contre l'envahisseur et bras tendu. En face, les côtes anglaises sont à la fois lointaines et proches. Entre elles et nous, l'Iroise commence là.

C'est aux *Enfants du paradis*¹ que je dois mon prénom ; et à ma mère, à sa passion pour ce film. « On m'appelle Garance, c'est le nom d'une fleur. » Sur le boulevard du crime, la longue brune flâne. J'avais 8 ans. Mon plus vieux souvenir de cinéma porte le nom d'une fleur : la garance des teinturiers dont les racines suent un rouge vif ; de cette semence, on teignait les tissus.

Nom ? Le Calvez. Traduction : charpentier. Ma tête est aussi dure que le bois dont on fait les planches. C'est ce que disait ma grand-mère. J'ai 20 ans.

Depuis un an, j'apprends à coller des bouts de pellicule pour fabriquer des histoires. Aujourd'hui, le geste est digital. On ne marque plus sur le film, au crayon gras, le début et la fin du plan ; pourtant, c'est ce procédé, d'une autre époque, qui m'a donné l'envie de ce métier. Je vis à Brest.

L'été, je reviens à la Pointe ; et à Noël, parfois à Pâques. Je retrouve la maison familiale frangée de volets mauves. D'une seule et longue demeure datant de plus d'un siècle, on a fait trois maisons lovées les unes contre les autres. Celle où j'ai grandi niche au milieu ; un peu en retrait, guirlandée de glycine, protégée par les murs qui la bordent des égarements de ce pays venteux.

De loin, ce qui frappe le regard, c'est l'aspect fragile de ces trois maisons face à l'ensemble imposant qui surplombe la falaise, de l'autre côté de la route. Eloignés les uns des autres de plusieurs mètres, le sémaphore, les ruines de l'abbaye et le phare dégagent une assurance tranquille, insensibles aux vagues de 60 mètres qui ont plus d'une fois léché leurs contours. De l'abbaye, il reste trois pans de murs, percés. Trois orbites carrées semblent défier le large. Bizarrement, le mur le plus exposé au vent a tenu. À peine dentelé sur l'arête de quelques

brisures, il est le plus haut des trois : cinq mètres debout, pour demain encore.

Hérissée d'îlots et d'îles, cette partie de la mer d'Iroise semble un remords adressé à la terre ; déjà plus la terre, pas encore la mer. Qu'on arrive de la Pointe ou qu'on en parte, une sentinelle de récifs borde les côtes, parfois émergés, le plus souvent tapis, à la lisière des flots. Dans un sens, la terre se mérite. Dans l'autre, c'est la vaste étendue. Entre Molène et Ouessant, le Fromveur veille. Long de plus de cinq milles entre les phares de la Jument et de Kéréon, cet entonnoir furieux ne laisse passer en son sein rugissant que les plus aguerris ; 8 nœuds en toute saison et un courant qui ne tolère pas que l'*avel* souffle en sens contraire. Les marins le savent ; pour passer le Fromveur, il faut que le vent et le courant aillent dans le même sens. Sinon, c'est le fracas.

L'été, je travaille au phare. C'est là que je croisai la famille Le Cam, un jour d'août, il y a huit mois. Au milieu des touristes qui se pressaient devant ma caisse, je remarquai tout de suite ces trois-là. La petite – ses parents l'appelaient Manon – devait avoir 7 ou 8 ans. Elle passait de l'un à l'autre avec la grâce ondoyante d'une liane. L'homme avait la face calme des gens d'ici. Il était grand, d'une lourdeur gauche et rassurante. Elle, enfin, dégageait quelque chose d'indéfinissable. Aujourd'hui, c'est ce « quelque chose » qui me revient. De son apparence physique, je me souviens seulement qu'elle était rousse, dotée d'une chevelure opulente et de rondeurs dont elle semblait ne pas s'encombrer. Avec aisance, elle se coulait parmi les visiteurs, une vingtaine massée dans l'accueil exigü. Je me concentrais sur les tickets à distribuer, la monnaie que je devais rendre. Mais une part de mon attention était sans cesse détournée vers eux. Ils donnaient l'impression de ne faire qu'un. Était-ce l'enfant, le fil invisible ? Manon, qui les avait sans doute entraînés jusque-là et réclamé de grimper jusqu'au faite parce que pourquoi si proche de chez eux ne l'avaient-ils jamais visité celui-là ?

« D'accord », avait dit l'amoureux des phares avec cet air de céder au désir de sa fille mais heureux déjà des murs pierreux, des marches abrasées, de l'escalier en colimaçon – « 25, 26, 27 », compterait Manon ; heureux des minuscules fenêtres ouvrant sur un infini de bleus, de verts et d'ocres, une halte encore pour reprendre son souffle au bas de l'escalier de fer, étroit, avant l'ultime récompense : surgir à la lumière, un peu plus près du soleil.

C'est de lui que nous parlâmes, elle et moi ce jour-là, du soleil sans faille qui brillait depuis cinq jours dans ce pays de pluie. « Deux tickets, s'il vous plaît », me demanda-t-elle en jetant un regard à la pancarte située derrière moi : « Montée déconseillée aux personnes cardiaques et aux femmes enceintes ». Certes un peu ronde, elle ne semblait pas porter d'enfant, paraissait en bonne santé. Avait-elle le vertige, voulait-elle s'offrir un moment de repos à l'ombre des parois épaisses du bâtiment ? « Julien, ne la laisse pas s'approcher du bord ! », lança-t-elle. Et l'homme et l'enfant partirent à l'assaut des 37 mètres.

Le flot se tarit devant ma caisse. Le guide appela les retardataires avant de disparaître derrière le rideau qui séparait l'accueil de la montée. Seule à présent, elle effleura de la main et du regard les tee-shirts marins, casquettes et porte-clés puis s'attarda du côté du présentoir de cartes postales, se rêvant peut-être étrangère dans ce pays qui était le sien, imaginant laquelle de ces cartes elle aurait aimé envoyer et à qui si elle avait été, ici, touriste parmi les touristes. En la regardant avec plus d'attention, je compris ce qui l'avait immédiatement distinguée. Son visage semblait éclairé de l'intérieur : une lumière diffuse, de ce rose pâle qui monte de la terre, à l'aube, pour éveiller les hommes. Un parfum d'héliotrope flottait. Elle dit :

— C'est incroyable, un soleil pareil ? La fin de « incroyable » mourut dans le timbre rauque. Avec indolence, le présentoir tournait.

— Oui ; mes parents disent ça aussi. Depuis 50 ans qu'ils vivent ici, ils n'ont jamais vu un soleil qui tient comme ça.

— Nous non plus.

Je poursuivis.

— Vous venez de loin ?

— Non. De Plougonvelin. Et vous, vous vivez ici ?

— Non. À Brest. Je fais des études de cinéma.

— Et vous travaillez à la Pointe ?

— L'été, oui. Je loge chez mes parents, de l'autre côté de la route, la maison aux volets mauves.

— Celle du milieu, avec une glycine ?

À cet instant, le voile de la voix laissa filtrer une joie presque enfantine. Je demandai :

— Vous aimez la glycine ?

— Je ne sais pas pourquoi !

Dans l’aveu de ce « Je ne sais pas pourquoi », elle rit. Des notes claires, jusque-là tenues secrètes, surgirent. C’était un rire rond, dont les accents rebondirent deux ou trois secondes avant de s’éteindre. Je pensai tout de suite à ces personnages de dessins animés dont le poitrail crache des cœurs par dizaines quand ils tombent amoureux. Son rire donnait cette envie-là.

À l’heure de fermer la boutique, je trouvai au pied du présentoir de cartes postales, une fine chaîne au bout de laquelle pendait un médaillon. Sur une face, trois lettres étaient enlacées : L M J.

Un motif végétal courait sur le pourtour.

En l’approchant plus près de la lumière, je découvris la délicatesse de la gravure, l’élégance avec laquelle le L attrapait la jambe du M qui, lui-même, se prolongeait en J. Ces initiales désignaient-elles une seule personne, trois êtres qui n’en formaient qu’un, ou autre chose ? Le décor gravé révélait un travail minutieux. Autour de ces trois lettres, les feuilles élancées faisaient la ronde.

Les abords du phare avaient retrouvé leur quiétude. La mer était comme alourdie par la chaleur inhabituelle des derniers jours. Abandonnés à la caresse mélodieuse des clapotis, quelques randonneurs s’attardaient plus bas, sur les rochers.

Je retournai le bijou. Sur l’autre face, une plante à longue tige était gravée dont chaque branche donnait naissance à une demi-douzaine de fleurs. Sur la gauche, l’une d’elles, représentée en détail, montrait cinq pétales à l’aspect gracile. Les feuilles étaient identiques à celles qui encerclaient les initiales. Plusieurs baies nichaient au cœur de cette fleur inconnue dont la grâce mortifère rappelait celle d’un sexe féminin.

— Tu ne reconnais pas cette plante ? me dit ma mère quand je lui montrai le bijou et le motif gravé. Vraiment ?

— On dirait une mauvaise herbe ?

— Regarde les feuilles ! Et ces pétales, comme ils sont racés ? C'est une princesse déguisée en bohémienne. Les fleurs sont jaunes mais les rhizomes contiennent un suc rouge. De cette semence... ?

— On teignait les tissus...

Le médaillon resta deux semaines sur mon bureau sans que je puisse me résoudre à le déposer au bureau des objets trouvés de Plougonvelin. Tombé au pied du présentoir, il aurait pu être ramassé par l'un des nombreux visiteurs du phare. Et c'était moi qui l'avais trouvé, moi dont le prénom faisait écho à cette fleur gravée, *Rubia Tinctoria*, la garance des teinturiers : une correspondance que je ne pouvais ignorer.

II/ Retour à Brest

Aux premiers jours de septembre, je quittai la maison de mon enfance pour retrouver mon quotidien d'étudiante en colocation. Je n'étais pas mécontente de fausser compagnie aux parents et aux jumeaux que je retrouverais à Noël, pour quelques jours.

Dans le bus qui me reconduisait à Brest, le front appuyé contre la vitre, je regardais la Pointe s'éloigner. Le médaillon reposait au creux de ma poche de veste.

Personne n'était venu réclamer le bijou. J'avais décidé de le garder quelque temps ; pas pour le porter, mais comme un écho de ma brève rencontre avec cette femme à la voix trouée. Sans que je sus dire pourquoi, la vue du médaillon la rappelait à ma mémoire ; les notes claires de son rire, échappées du timbre rauque, la transparence rosée de son teint, son parfum.

Le bus était presque vide. J'avais choisi le samedi matin pour rentrer. Un dimanche tardif ne m'aurait pas laissé le loisir de retrouver mes marques avant la rentrée. Après une année de cours théoriques, j'allais enfin passer à la pratique, à cette option « montage » qui se révélerait bien davantage, j'en étais sûre. Très tôt, grâce à ma mère et aux *Enfants du paradis*, le cinéma avait pris une place qui ne cessait de grandir. Pendant ma première année de BTS, cette boulimie de pellicule s'était encore aggravée, avec un intérêt croissant pour l'enchaînement des plans, la construction du puzzle. J'avais l'intuition profonde que coller des morceaux pour fabriquer une histoire pouvait devenir le cœur de mes envies. La vie est-elle autre chose que ça ?

Assise à l'avant, du côté droit, j'espérais que le soleil inhabituel de cette fin d'été viendrait encore effleurer ma peau. Pendant le mois d'août, j'avais pris goût à cette surprise de chaque jour qui, dès 8 heures, s'infiltrait par l'interstice des volets pour darder ses rayons sur mon oreiller. Au fond de ma poche, je caressais l'objet devenu familier, son contour lisse qui contrastait avec les aspérités de la gravure. Je devinais du bout des doigts les lettres enlacées, le dessin d'une feuille, l'intimité de la fleur. Dans le bus, j'eus à nouveau la certitude que ce bijou m'était destiné.

En partant de la Pointe, seul un sentier longe la côte et pour rejoindre Brest par